

Les nombreuses vies et amours du mystérieux Saint-John Perse¹

Rosanna Warren

Depuis ma petite enfance, j'ai hanté les étagères de mes parents, feuilletant des œuvres « adultes » que je ne pouvais pas encore comprendre. Au moment où j'avais environ 15 ans et que je pouvais lire le français, j'étais particulièrement attirée par la bibliothèque qui contenait les éditions françaises et italiennes de ma mère. C'était dans ce que nous appelions la galerie : l'ancien grenier à foin de la grange du Connecticut que mes parents – Eleanor Clark et Robert Penn Warren – avaient transformée en notre maison familiale. La galerie servait en partie de chambre d'amis, en partie d'espace de rangement. Un après-midi, nous étions toutes les deux là-haut, ma mère et moi. Elle pliait des pulls et les rangeait dans un tiroir et j'examinais, comme d'habitude, ses livres. C'est alors que j'ai commencé à sortir plusieurs volumes moisissés des étagères, tous du poète français Saint-John Perse.

J'étais demeurée jusque-là perplexe devant autant de livres de Saint-John Perse dans la collection de ma mère. L'adolescente bas-bleu que j'étais avait le vague sentiment qu'il était important. Je devais savoir qu'il avait reçu le prix Nobel de littérature en 1960, et je possédais moi-même, je ne sais pourquoi, son *Anabase*, broché bleu, traduit par T. S. Eliot (important lui aussi) – j'en avais même lu une partie, émerveillée et un peu mystifiée par son ton prophétique. Maintenant j'ai commencé à examiner les autres œuvres, la plupart d'entre elles abîmées, en lambeaux, jaunies : un

¹ Extrait d'un article de Rosanna Warren publié le 29 décembre 2022 dans *The American Scholar*, Washington, sous le titre « The many lives and loves of the mysterious Saint-John Perse ». Traduction de C²laude Thiébaud validée par l'auteur. Les notes sont de la rédaction. Texte intégral en ligne sur Internet.

journal appelé *Lettres Françaises*, publié à Buenos Aires en 1943 ; les *Quatre Poèmes (1941-1944)*, également publiés à Buenos Aires ; une autre édition d'*Anabase*, publiée par Brentano à New York en 1945, et un exemplaire d'*Exil* suivi de *Poème à l'Étrangère, Pluies, Neiges*, mais celui-ci, ah, publié par Gallimard à Paris en 1945. Et il y avait d'autres reliques : de minces livrets de poèmes individuels en français et en anglais, la conférence du prix Nobel de poésie, traduite par W. H. Auden (1961), des exemplaires de la *Nouvelle Revue Française* de 1953 avec son long poème « Amers », et un livre à couverture rigide, majestueux, en anglais, *Winds*, traduit par Hugh Chisholm et publié par Pantheon pour la collection Bollingen en 1953.

J'ai soupesé dans ma main la lourde édition des *Collected Poems* de Perse (Princeton, 1971) et le livre de Gallimard de son *Œuvre poétique*, volume un, de 1953. Mais c'étaient les livres plus anciens qui m'attiraient. Je ne les avais pas regardés de près auparavant. Et maintenant, en tournant leurs pages, j'ai découvert quelque chose d'étrange. Ce numéro de 1943 des *Lettres Françaises*, qui comprenait le poème de Perse « Pluies », était dedicacé dans une grande écriture armoriée à l'encre bleu-noir, « Pour Jennifer », de « Diego, Washington, D.C. ». Le P se dressait comme un palmier au-dessus de la ligne ; le J et le f ployaient comme des cannes à pêche. L'édition d'*Exil* de 1945 était somptueusement dedicacée, avec la même calligraphie, « À Jennifer, Être de très grand luxe, et qui a droit à tout, même à la rime : 'Juniper²', St. J. P. Washington, 1946, 3120 R Street ». À l'intérieur de la couverture, la même main avait écrit : « Édition interdite par l'auteur – 1946 ». *Anabase* a été offerte « À Jennifer, Duchesse de Shepang³, St.-J. Perse,

² Dans *Vents*, II,2, « l'arbre Juniper aiguise sa flamme de sel noir ».

³ S'agit-il de Shenyang, important centre industriel au nord-est de la Chine, principal point de transit vers le Japon, la Russie et la Corée ? Au XVII^e siècle, la ville a été conquise par les Mandchous qui en font

Washington 1945 ». Et dans une traduction de 1945 de « Neiges », Perse avait écrit ce message mystérieux avec sa même fioriture arborescente : « Pour Jennifer, en souvenir d'un fer à cheval et d'un papillon mécanique ».

Ma mère, à travers la pièce, éparpillait des boules de naphthaline dans le tiroir du bureau. Elle portait son jean délavé habituel et sa chemise de travail pour homme. « Ma, ai-je dit, qui est Jennifer ? ».

« Quoi ? » répondit-elle, se tournant vers moi avec surprise.

« Cette Jennifer. Tous ces livres qui lui sont dédiacés. Qui est-ce ? ».

Le regard le plus étrange a traversé le visage de ma mère. Elle est restée debout pendant un moment, me contemplant. Le fantôme d'un sourire planait sur ses lèvres, puis a disparu. Très tranquillement, elle dit : « Jennifer, c'est moi ».

J'étais abasourdie. Dans mon égotisme d'enfant, il ne m'était pas sérieusement venu à l'esprit que mes parents avaient vécu comme des adultes avant de devenir mes parents. Et maintenant, ma mère, dont le seul rôle dans la vie, en ce qui me concernait, était de prendre soin de moi et de mon frère, Gabriel, ainsi que de nos chats et chiens (et aussi, d'écrire des livres, cela faisait partie du marché), s'était soudainement transformée en une autre personne, quelqu'un avec une histoire différente, et même un nom différent.

J'étais assise sur le plancher en bois craquant, elle se tenait près du bureau. Nous nous regardions. Puis je me suis remise sur mes pieds et elle est venue vers moi. Je pense maintenant qu'elle réfléchissait à ce qu'elle pouvait me dire, si j'étais assez âgée pour entendre. Elle était, en tout cas, une

brièvement la capitale de la dynastie Qing qui prend le pouvoir en Chine.

personne discrète, avec une beauté sévère et royale, alors dans la mi-cinquantaine, ne se maquillant jamais, ses cheveux clairs effleuraient son visage. Nous nous sommes assises ensemble sur le lit d'invité, et elle a commencé à raconter, de mère à fille, sa liaison avec Saint-John Perse, le poète français exilé à Washington, D.C., pendant la Seconde Guerre mondiale.

En premier lieu, dit-elle, son nom n'était pas Saint-John Perse. C'était Alexis Leger. « J'ai pratiqué toujours le plus strict doublement de personnalité », ai-je lu des années plus tard dans l'une de ses lettres publiées⁴. En effet, il l'a fait. Leger a écrit de la poésie sous le nom inventé de Saint-John Perse. C'était aussi un diplomate haut placé, m'a dit ma mère, si haut placé qu'il était troisième sur la liste des personnes à capturer par les Nazis quand ils ont marché sur Paris en juin 1940. Il s'est évadé sur un navire en direction de l'Angleterre, puis des États-Unis. En 1943, il a rencontré ma mère à Washington, où elle était une jeune écrivaine et traductrice travaillant pour *l'Office of Strategic Services* (OSS), pour ce qui s'appelait « l'effort de guerre ».

Je m'en suis rendu compte plus tard : elle avait 30 ans en 1943, et lui 56.

« Tu l'aimais ? » ai-je demandé. Encore, ce sourire fugace. Elle avait traduit certains de ses poèmes, dit-elle. Et pourquoi l'appelait-il « Jennifer » ? « C'était un jeu ». Autre non-réponse. Comme pour expliquer, elle a dit qu'il lui avait dit qu'il ne pouvait pas l'épouser « parce qu'il devait épouser une riche Américaine ». Le gouvernement de Vichy l'avait privé de sa citoyenneté française et confisqué ses biens. Leur liaison est restée secrète.

⁴ A Max-Pol Fouchet, 17 mars 1948, *Œuvres complètes* de Saint-John Perse, collection de la Pléiade, Paris : Gallimard, 1972, p. 988. Les notes sont de la rédaction.

J'avais 15 ans, cela me semblait bizarre. Son ton était serein, banal. Je n'entendais aucun regret, aucune tristesse ancienne. La romance, pour elle, était fermée dans le passé, entre les pages fragiles de vieux livres et journaux.

Et puis je me suis souvenue d'un après-midi, alors que j'avais 12 ans et mon frère 10, nous avions vécu pendant un an et demi dans le sud de la France dans une ancienne ferme seigneuriale en dehors de Grasse. Là, Gabriel a fréquenté une école catholique pour garçons et je suis allée au lycée de jeunes filles. Pendant ces étés, notre famille s'est installée dans un hôtel en stuc honorablement délabré – un ancien hôpital pour les patients atteints de tuberculose – sur l'île de Port-Cros en Méditerranée. Au large des côtes d'Hyères et du Lavandou. L'île était petite, boisée et assez sauvage – elle avait été déclarée réserve naturelle – et en nous baladant parmi les pins tordus et les chênes-lièges, nous trouvions parfois des entomologistes accroupis dans une concentration féroce qui examinaient des insectes rares. Rien à voir avec la Côte d'Azur déchaînée, avec ses discothèques et ses plages grouillantes.

Dans cette retraite paradisiaque, nos parents ont gardé leurs habitudes : écrire tous les jours de neuf à quatorze heures, notre père à une table en métal sous un figuier, notre mère dans un abri pour âne, nous laissant mon frère et moi errer dans les bois et le long du rivage, lire et dessiner, inventer des jeux, et jouer avec les enfants français qui séjournaient aussi à l'hôtel. Le déjeuner – ce repas français glorieusement long, paresseux et sérieux – était servi sous les eucalyptus et les palmiers sur une terrasse surplombant le port. Mais un jour, nos parents ont annoncé que nous irions sur le continent. Ma mère, qui faisait rarement des efforts vestimentaires, mit une robe en lin clair ; mon père se rendit respectable dans son pantalon d'été et alla même jusqu'à enfiler une veste de sport couleur sable. Et nous sommes partis, en marchant sur le chemin poussiéreux vers le

port jusqu'au bateau de passagers qui descendait et revenait plusieurs fois par jour.

Il a fallu environ une heure, claquant à travers des vagues agitées, pour atteindre Le Lavandou. Là, nous sommes montés dans notre voiture et avons roulé le long de la côte, nos parents nous en ont informés, pour rendre visite au grand poète Saint-John Perse. Nous devons nous comporter, nous dit notre mère sévèrement, « comme des enfants français *bien élevés* ».

Cette visite m'est maintenant revenue à l'esprit alors que je m'asseyais avec ma mère sur le lit d'invité dans notre maison du Connecticut. Je me suis souvenue de la grande villa formelle où Monsieur et Madame Leger – je pense que c'est ainsi qu'ils nous ont été présentés – nous ont reçus. C'était très auguste. Leur maison était perchée sur une falaise basse entourée par la mer émeraude scintillante, sur la péninsule de Giens.

*Monsieur Leger, le grand poète Saint-John Perse*⁵, se tenait droit, avec des yeux perçants, un front haut et peu de cheveux. Lui et sa belle épouse – américaine avons-nous alors découvert – semblait d'un âge indéterminé, dans cette catégorie dont mon frère et moi plaisantions : *les grandes personnes*, ou, traduit littéralement, les grands anonymes [*Big Nobodies*]. Ils nous ont montré la maison. Sur les murs étaient accrochés de nombreuses estampes et peintures de frégates et de voiliers, de la mer. Mon frère, déjà fou de voile, a fait remarquer que dans une peinture, la voile était placée à un mauvais angle pour la façon dont le vent devait souffler. « Que veux-tu dire ? » demanda *Monsieur Léger*. Gabriel expliqua, et tous deux examinèrent le tableau de plus près. *Le grand poète* serra ses lèvres et, avec une certaine gravité, accepta.

Le déjeuner était une longue affaire, à la longue table de la salle à manger. Un éventail infini de plats est apparu.

⁵ En français dans le texte.

Les adultes ont discoursu à leur manière d'adulte en français et en anglais, et mon frère et moi, suivant des instructions, sommes restés silencieux et nous sommes souvenus de ne pas mettre nos mains sur nos genoux. Nous avons prêté peu d'attention à la conversation. Mais à un moment donné, *Monsieur Leger* nous a interrogés sur nos études à Grasse. Mon souvenir le plus vif de Saint-John Perse est son éclat de rire lorsque je lui ai répété la leçon d'algèbre que j'avais dû mémoriser et réciter en classe : « Une fraction est un nombre / composé de deux nombres / séparé par une ligne horizontale ». Et il a ri encore plus quand je lui ai décrit *l'objet de fantaisie* que nous devions fabriquer en cours d'art, une pelote à épingles que nous avons assemblée selon des règles strictes, collant un chapeau en polystyrène, du tissu à carreaux rose et une bande de dentelle sur un gobelet en plastique.

L'après-midi s'est terminé par une baignade sur les rochers, des adieux prolongés et cordiaux, et notre retour au Lavandou pour reprendre le bateau.

Tout cela m'est revenu alors que j'étais assise avec ma mère. Qu'est-ce que mon père a ressenti à propos de ce déjeuner ? Qu'est-ce que la femme américaine, *Madame Leger*, en a pensé ? Était-elle « l'épouse riche » que Saint-John Perse avait l'intention de trouver ? Qu'est-ce que ma mère et Perse en ont pensé ? Je ne lui ai pas demandé.



Eleanor Clark, vers 1946, photographie de Walker Evans⁶.

J'ai quitté la maison de mes parents, comme le font les enfants. Les années ont passé : un long mariage, des enfants, des postes d'enseignante, un divorce. Mon père est mort en 1989, ma mère sept ans plus tard, et lorsque mon frère et moi avons dû vendre la vieille maison familiale, j'ai pris les livres français et italiens de ma mère, les transportant avec moi d'une maison à une autre, d'une ville à l'autre. Et toujours, l'histoire de sa liaison avec Saint-John Perse a vécu dans un coin de ma mémoire, jusqu'à cette année, où en me trouvant non pas seulement une *grande personne* mais quelqu'un d'un certain âge, j'ai décidé d'en apprendre davantage. J'ai regardé dans l'édition Pléiade des *Œuvres complètes* de Saint-John Perse et

⁶ The Metropolitan Museum of Art, New York, expose 36 portraits d'Eleanor Clark, photographies prises par Walker Evans (1903-1975), en 1946, sur le toit-terrasse d'un immeuble d'appartements à New York, 441 East 92nd Street (consultables sur Internet).

dans la « Biographie » qui ouvre le livre, sous « 1967 », j'ai trouvé une description de notre déjeuner :

Le poète et romancier américain Robert Penn Warren accompagné de sa femme, l'essayiste et critique américain Eleanor Clark, traductrice en anglais d'un poème d'*Éloges*⁷.

[...] ⁸

Le charmant Français que ma mère a rencontré à Washington en 1943 était un exilé apatride. Le gouvernement de Vichy avait révoqué sa citoyenneté française, l'avait expulsé de la Légion d'honneur et confisqué ses biens, tandis que la Gestapo avait saccagé son appartement à Paris (bien qu'une amie ait finalement négocié le rétablissement de sa pension d'ambassadeur pour soutenir sa mère et sa sœur non mariée). Dans ses premiers mois à New York, puis à Washington, il n'a eu aucun contact avec les représentants de Vichy mais ne fréquentait pas non plus les factions gaullistes car il craignait les ambitions autocratiques de Charles de Gaulle, qui dirigeait alors la Résistance depuis l'étranger. Un cercle de riches francophiles américains l'a soutenu. La remarquable Beatrice Chanler, une ancienne actrice qu'il avait connue à Paris, le prit sous son aile et l'invita à passer ses étés sur son île dans le Maine. Il a rencontré Katherine Biddle et son mari, le procureur général des États-Unis Francis Biddle (plus tard le principal juge américain aux procès de Nuremberg), qui sont devenus ses principaux amis et partisans. À leur suggestion, le poète Archibald MacLeish, directeur de la Bibliothèque du Congrès et déjà admirateur de Perse, arrangea sa nomination comme

⁷ Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, op. cit., p. xxxii.

⁸ L'auteur présente ici, en quelques paragraphes, la vie et l'œuvre d'Alexis Leger/Saint-John Perse, ce qui est sans doute plus nécessaire pour les lecteurs de *The American Scholar* que pour ceux de *Souffle de Perse*.

consultant en littérature française à la bibliothèque. MacLeish, avec sa baguette magique fit naître plusieurs amitiés littéraires, Allen Tate, Denis Devlin (un poète-diplomate irlandais qui commencerait à traduire l'œuvre de Perse), entre autres. Les publications de Perse dans *Poetry*, *The Sewanee Review*, *Partisan Review* et la collection Bollingen, ont sans aucun doute ouvert le chemin qui l'a conduit au comité Nobel à Stockholm. Grâce aux Biddle, Perse trouva un logement chez leurs amis Mildred et Robert Woods Bliss au beau domaine de Dumbarton Oaks, et trouva amitié, sympathie, admiration et histoires d'amour dans les salons amicaux de Washington, D.C.

C'est par les Biddle qu'Alexis Leger, diplomate exilé, humilié, a renoué avec le poète Saint-John Perse. À l'été 1941, Perse passa des semaines avec les Biddle dans leur maison de vacances sur l'île de Long Beach dans le New Jersey et là, se levant à l'aube pour marcher seul sur la plage, il entendit vibrer la voix mystérieuse longtemps supprimée par la stratégie politique. Son poème « Exil », en sept parties, frémit avec la violence des nouveaux départs, de la renaissance.

« Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil » commence le poème. *Anabase* avait déployé un paysage onirique de conquêtes asiatiques, la fondation de villes et une expansion agitée. « Exil » s'élève du vide : « À nulles rives dédiée, à nulles pages confiée la pure amorce de ce chant... ». « J'ai fondé sur l'abîme ». Maintenant, le poète qui s'était appelé l'Étranger a imprégné ce mot d'une signification nouvelle et éprouvée : « Et qui donc », demande-t-il à une muse ou sibylle sans nom, « cette nuit, a sur ma lèvre d'étranger pris encore malgré moi l'usage de ce chant ? ». Cet étranger a dû s'inventer à nouveau dans un pays étranger. « 'J'habiterai mon nom', fut ta réponse aux questionnaires du port ». Le poème se termine avec défi : « Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom, ta naissance, et ta race... ».

Je suis allée chercher ma mère dans l'histoire de Saint-John Perse et j'ai trouvé cinq grandes dames. Deux d'entre elles, Marthe de Fels et Rosalía (Lilita) Abreu, étaient les héroïnes des relations amoureuses les plus importantes de la vie de Perse, datant des années 1920 et du début des années 1930 à Paris et ayant duré (sous une forme ou une autre) au-delà de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les trois autres, Beatrice Chanler, Katherine Biddle et Mina Curtiss, étaient ses mécènes et confidentes américaines. Perse, le séducteur expérimenté, s'est spécialisé dans les femmes mariées, belles et riches, qui présentaient peu de risque de vouloir le piéger. Marthe de Fels et Lilita Abreu correspondent toutes deux à ce modèle. Marthe était mariée au comte André de Fels, un homme politique éminent du parti radical. Perse l'a rencontrée en 1929 (peut-être plus tôt) et a continué avec elle pendant des décennies pendant que son mari fermait les yeux. Elle a rendu visite à Perse aux États-Unis après la guerre, et leur amitié a survécu à la romance. Une photographie la montre à table à un déjeuner avec Perse et sa femme dans leur villa à Giens en 1963. Une telle grâce a été durement gagnée. En 1946, Lilita dit à Katherine Biddle que Perse avait d'autres maîtresses et qu'elle avait rendu Marthe de Fels extrêmement malheureuse : « Elle était malade, dans un sanatorium : il ne faut jamais faire mal à quelqu'un. Il n'aime personne ».

Lilita Abreu, qui a rencontré Perse à Paris en 1932, a souffert encore plus, et je pense que sa présence dans sa vie a dû un peu chevaucher celle de ma mère. Issue d'une riche famille cubaine et née à Paris, Lilita, pâle visage ovale, cheveux noirs et yeux lugubres, avait été peinte par Édouard Vuillard et courtisée par Jean Giraudoux et la plupart des hétérosexuels de l'intelligentsia de la capitale (elle dressa une liste de 70 prétendants). En 1921, elle avait épousé Adal Henraux, président de la Société des Amis du Louvre, et le couple avait donné des fêtes somptueuses. Perse/Leger y avait brillé. Lui et Lilita se sont reconnus comme des enfants des îles et ont vécu

un amour tumultueux. Il l'appelait « Liu », et il était, pour elle « Allan », l'un des surnoms que sa mère lui avait donnés lorsqu'il était enfant.

C'est à Liu qu'il a demandé de le rejoindre pendant ses premiers mois difficiles à l'hôtel Shelton à New York en 1940 : « Mon Liu... qui m'a été donnée, aussi solitaire et réfractaire que moi-même, pour que nous ayons, jusqu'à notre mort, à sourire de cette étrange alliance. [...] Qu'attends-tu pour venir ici dépouiller toute lassitude entre mes bras ? ». Ce n'était pas une petite chose qu'il demandait. Lorsque les Bliss ont donné Dumbarton Oaks à Harvard en 1940 et que Perse a paniqué à l'idée de devoir déménager, Lilita a quitté son mari et sa position sociale glamour à Paris pour le rejoindre à Washington. Ils se retrouvaient mais à leur façon : ils vivaient tous deux à Georgetown mais séparément, elle dans une petite maison rue P, et lui dans des chambres modestes à proximité sur la rue R. Perse avait été élevé comme un prince, le fils unique dans une famille en adoration, ses parents, deux grands-mères et trois sœurs. Tout au long de sa vie, il a trouvé des femmes pour prendre soin de lui, et Lilita a tenu ce rôle sacrificiel pendant environ trois ans, le réconfortant, l'aidant à traduire ses œuvres et le nourrissant... quand il n'était pas en train de voyager avec les Biddle, d'assister à des fêtes et de séduire des femmes plus jeunes. Une de ces femmes était ma mère.

Les lettres de Perse à Lilita sont d'une lecture douloureuse. Tout comme le « Poème à l'Étrangère », il y évoque, en 1942, son refuge sur P Street. Il y a donné une voix à sa souffrance : « ... Vous qui chantez – c'est votre chant – vous qui chantez tous bannissements au monde, ne me chanterez-vous pas un chant du soir à la mesure de mon mal ? ». Le poème se termine par la voix du personnage d'*Anabase*, partant vers de nouvelles conquêtes : « Je m'en vais, ô mémoire ! à mon pas d'homme libre, sans horde ni tribu ». Il a jeté nonchalamment son poème à Lilita quand elle est venue

faire son lit sur R Street. Elle s'est assise et l'a lu, s'est reconnue comme l'Étrangère, et a éclaté en sanglots. Le poème, ainsi qu'elle l'a écrit dans son journal, était un *adieu*.

Pourtant, elle est restée encore un an et demi à s'occuper de « l'homme libre ». Ce n'est qu'en janvier 1944 qu'elle le quitta, sans laisser d'adresse, à un moment où Perse lui-même était absent. Il la retrouva dans un hôtel à New York. Pendant les trois années suivantes, ses lettres fluctuent entre réprimandes pour son départ, regret de sa méfiance envers lui, affirmation de son amour et de sa fidélité à leur « pacte d'exil », demandes d'aide pour les traductions et, à un moment donné, l'envoi d'un dictionnaire. Lilita partit à la Havane puis à Paris, en 1947. Elle coupa toute communication avec Perse en 1949 et mourut en 1955.

Katherine Biddle, dans le journal qu'elle a tenu de 1940 à 1970, a témoigné de son amitié et de celle de son mari pour le poète français compliqué qu'ils avaient adopté. Perse l'a avertie dès le début, et elle l'a noté en juin 1941, qu'un « poète, un esprit créateur, doit nécessairement vivre à l'intérieur de dans son univers, à un endroit où personne d'autre ne puisse pénétrer ». Il est clair qu'elle était amoureuse de lui et qu'il flirtait avec elle, mais elle était protégée par son lien fort avec Francis Biddle et aussi, finalement, par sa propre lucidité quand elle découvrit comment il traitait Lilita Abreu et Marthe de Fels.

L'autre grande dame de la vie de Perse, Mina Curtiss, biographe et professeure de français à Smith College, n'est entrée dans sa vie qu'à la fin des années 1940, après la liaison avec ma mère. Curtiss était veuve, assez riche pour voyager souvent en France. Pendant de nombreuses années, elle et Perse ont entretenu une amitié sophistiquée à la limite de l'érotique. Il aimait séjourner dans son domaine dans les Berkshires⁹. Elle s'est avérée être la « riche dame américaine », elle lui a en effet

⁹ Montagnes du Massachussetts.

acheté la villa sur la presqu'île de Giens mais pas en l'épousant. Il l'a si profondément enchantée dans un acte de prestidigitation incroyable qu'elle a trouvé, acheté et préparé la villa en 1957 pour son premier retour en France depuis la Seconde Guerre mondiale – puis s'est écartée du chemin l'année suivante, lorsqu'il a épousé Dorothy Russell. Dot Russell Leger, une dame sportive dont la généalogie dans la Nouvelle-Angleterre est scrupuleusement notée dans la Pléiade, était notre hôtesse le jour de notre visite à Giens.

Et où ma mère s'inscrit-elle dans cette saga ? Elle n'était pas une victime amoureuse, que je sache. Si Perse était un « homme libre », elle était une femme libre. Elle est née en 1913 dans une vieille famille désargentée de la Nouvelle-Angleterre. Son père, un ingénieur des mines, a abandonné la famille quand elle avait quatre ans et sa sœur cinq. Leur mère les a élevées seule dans une ancienne ferme de poulets dans le Connecticut. Mais ma grand-mère avait fait des études supérieures en littérature comparée à Columbia University et avec une détermination de fer et, sans doute, une aide financière de la famille, elle avait emmené ses filles en France quand elles étaient toutes jeunes et les a placées pour un an dans un pensionnat catholique. Ma mère a fait ses études à Vassar College au cœur de la Dépression avec Elizabeth Bishop et Muriel Rukeyser. Rien de tel pour produire un radical : la pauvreté, l'éducation et une crise économique. Ma mère est devenue trotskiste et a vécu pendant un certain temps dans la maison de Trotsky au Mexique, traduisant en anglais des tracts révolutionnaires italiens et français. Elle y a rencontré le trotskiste tchèque Jan Frankel, qu'elle a épousé en 1937 afin qu'il puisse entrer légalement aux États-Unis pour répandre la révolution.

Elle a ensuite vécu quelques années à New York, a occupé des petits boulots, écrit, commencé à publier des histoires et des critiques dans la *Partisan Review*, *The New*

Republic et ailleurs. Au moment où la Seconde Guerre mondiale a éclaté, elle a déchanté sur le rêve trotskiste et travaillait déjà à son premier roman, *The Bitter Box*, un livre sceptique sur la politique radicale à New York. Elle est allée travailler pour l'OSS en mai 1943. Ceci, je l'ai appris de ses états de service de 146 pages à l'OSS : J'ai attendu trois mois qu'arrive la lourde enveloppe des Archives nationales. Son travail, tel que décrit dans ces anciennes pages dactylographiées, administratives et photocopiées, était « la collecte et l'analyse d'informations sociales hautement confidentielles et de données provenant de diverses sources [sur] les attitudes, les sentiments, les mouvements et les activités des groupes de nationalités étrangères dans ce pays en relation avec les situations internationales pendant la guerre et après la guerre ». Le rapport sur l'évaluation de son efficacité proclame son travail « exceptionnel » dans presque toutes les catégories (« précision du jugement ou de la décision, efficacité dans la présentation des idées ou des faits », etc.). Rare signe d'attention humaine, un superviseur a joint cette note à la main : « Miss Clark fait des reportages politiques d'un style hautement intellectuel et individualiste ». En décembre 1944, une enveloppe photocopiée m'informe qu'elle vivait au 1729 G Street NW à Washington.

Je ne sais pas comment elle a rencontré Saint-John Perse. Peut-être par son ami Denis Devlin. Son travail pour l'OSS consistait à interviewer des intellectuels européens opposés au fascisme : parmi eux, Albert Camus et Jean-Paul Sartre. La première trace de Perse que je relève est un numéro des *Lettres Françaises* d'octobre 1943, imprimé à Buenos Aires – à cause de la guerre, il n'aurait pas pu être imprimé en France. Je l'ai déjà évoqué. Y est publié le long poème de Perse « Pluies ». À l'intérieur, j'ai trouvé une page dans le crayon énergique de ma mère : une liste de mots français : argile, embrun. Il a dû lui proposer de le traduire. Et il y a la dédicace magistrale du poète déjà citée : « Pour Jennifer, Diego,

Washington, D.C. ». Diego, je l'ai appris de Renaud Meltz¹⁰, était, comme Allan, un des surnoms intimes dont usait la mère de Perse pour lui. Donc déjà au début de l'automne 1943, alors que Lilita l'attendait encore patiemment sur la rue P, « Jennifer » et « Diego » avaient commencé leur liaison. À l'insu de tous. Peut-être se cachaient-ils l'un à l'autre par ces noms imaginaires.

Il y a tant de choses que je ne peux pas savoir. Je respecte les silences de ma mère. Mais les dates racontent une sorte d'histoire. Il lui a donné le petit volume de *Quatre Poèmes (1941–1944)*, introduit par MacLeish et publié en 1944 à Buenos Aires, contenant les poèmes « Exil », « Pluies », « Neiges » et le poème déchirant pour Lilita, « Poème à l'Étrangère ». Et il y a l'exemplaire usé d'*Anabase* (l'édition de Brentano) portant la dédicace « À Jennifer, Duchesse de Shepang », de « St.-J-Perse, Washington, 1945 ». L'amour, pour Perse – peut-être pour nous tous ? – a prospéré dans et à travers l'imagination ; ici, il a amené ma mère dans son rêve de Chine et lui a donné un titre aristocratique. Ils en étaient encore, comme l'euphémisme le dit, à « se voir » en 1946, puisqu'il a alors dédicacé à « Jennifer » l'édition illicite de Gallimard d'*Exil*, avec l'adresse de Perse au « 3120 R Street » soigneusement marquée, ainsi que la date, « Washington, 1946 ». À ce moment-là, Lilita vivait dans un hôtel de New York. « Jennifer » est devenue un « Être de très grand luxe ».

Au début, quand j'ai découvert la carrière de Perse en tant que Don Juan, je supposais que ma jolie mère, de 26 ans plus jeune que lui, devait simplement être un hors-d'œuvre ou un amuse-bouche qu'il avait pris. Mais je soupçonne qu'il y avait plus que ça. Ma mère était très intelligente, politiquement sophistiquée et indépendante, et elle parlait un beau français. À l'intérieur de l'édition française d'*Exil*, j'ai trouvé le

¹⁰ Renaud Meltz, *Alexis Léger dit Saint-John Perse*, Paris : Flammarion, 2008.

manuscrit dactylographié de sa traduction de « Berceuse » et la page imprimée arrachée de ce numéro de la *Partisan Review* marquée, dans l'écriture manuscrite de Perse, « traduction de septembre-octobre 1946 par Eleanor Clark ». C'est un poème étrange dans son œuvre, l'un des seuls en vers par opposition aux versets en prose étendue. Il a 11 strophes, chacune contenant cinq lignes (principalement) de huit syllabes, non rimées : une pièce mystérieuse sur une fillette née, à la consternation des guerriers, des dieux et des prêtres, embaumée et déposée dans une tombe avec des cages de cricket tandis que le poète commande aux rois de chanter « les fils à naître » et que « le Scribe range ses pains de terre ». (Perse range ses poèmes ? des poèmes écrits en cunéiforme sur de l'argile ?) Le monde perdu d'Alexis Leger, « le conseil des ministres » et « l'explication de la doctrine dans les couloirs », a été réduit ici à une lamentation obscure et antique avec un cri amer à la fin. Le titre, « Berceuse », est non traduit : en anglais, le mot *lullaby* veut dire chanson et chaise à bascule¹¹. Les deux sens fonctionnent dans le contexte. Est-ce une fable sur le pouvoir masculin frustré ? En septembre 1945, Perse a écrit à ce sujet à Lilita : il a composé « une chanson, 'Berceuse', qui déconcertera, j'espère, mes amis » lui dit-il.

Perse avait toujours été un poète qui fantasmaît sur le pouvoir : les tempêtes, les conquêtes, les migrations. « Jennifer », cela est avéré, avait son propre pouvoir. En 1946, Doubleday a publié *The Bitter Box* [*La boîte amère*]. L'année suivante, elle a reçu une bourse Guggenheim et a ensuite passé deux ans à Rome pour écrire un livre qui est encore disponible aujourd'hui, *Rome and a Villa*. En 1964, elle a remporté le *National Book Award* pour *The Oysters of Locmariaquer* [*Les huîtres de Locmariaquer*], un livre si original que le jury n'était pas sûr de la catégorie dans laquelle le placer. Je me demande si Saint-John Perse, tellement enveloppé dans sa propre gloire,

¹¹ De même « berceuse » en français.

connaissait même ces livres. Peut-être. Les œuvres tardives de lui dans la collection de ma mère sont dédicacées cérémonieusement à « Robert et Eleanor Penn-Warren en fidèle affection » et signées non pas Saint-John Perse mais Alexis Leger.

Les poèmes ultérieurs de Saint-John Perse, « Pluies », « Vents » et ainsi de suite, sont gonflés de flatulence. Les réalités physiques, la surprise et l'énergie animale des premières œuvres ont laissé place à une répétition fiévreuse de revendications sur « la grandeur » et « la hauteur ». Le diplomate s'était rendu inutile en refusant de soutenir de Gaulle. Le poète a patiemment construit un monument à sa propre monumentalité.

Ce que je vois dans ses dédicaces à « Jennifer » et ce dont je me souviens du sourire de ma mère suggèrent une époque antérieure, plus tendre. Deux personnes surdouées, déplacées de différentes manières par la guerre, se sont rencontrées dans une ville perturbée et ont partagé une petite aventure poético-érotique. L'expérience devait avoir sa propre intensité et son côté ludique. Perse était un amant expérimenté, ma mère avait déjà été mariée, bien que cela ait été un mariage blanc, et avait eu quelques aventures : elle n'était ni naïve ni ignorante. Le fait que l'aventure n'avait pas d'avenir a dû lui donner un piquant particulier. Ils avaient leur propre langage privé et leurs jeux : le fer à cheval et le papillon mécanique gardent leur secret.

Mais il y a des amours qui s'enracinent profondément et promettent un avenir. Mon père était le consultant en poésie à la Bibliothèque du Congrès en 1944–1945 et y est tombé brièvement sur ma mère ; il l'a « remarquée », a-t-il dit plus tard, et a ressenti son charme. Ils étaient tous deux des amis de Denis Devlin. Mon père était marié à l'époque, et ma mère avait d'autres choses en tête. Lorsqu'ils se sont retrouvés après la guerre, ils étaient libres. Ils « sont tombés amoureux ». Je pense que cela signifie qu'ils ont rêvé d'une vie ensemble, pas

seulement d'un jeu. Ils se sont mariés en 1952, ce couple improbable : elle, ex-Trotskyiste, lui, sudiste, ancien membre du groupe littéraire des *Agrariens américains*. Ils ont transformé une grange en maison, et des années plus tard, dans le grenier à foin, j'ai trouvé les archives d'une ancienne romance française. Un livre fermé dont j'ai effleuré les pages, si peu que ce soit.
